

Joyce Carol Oates

# Sacrifice

r o m a n

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)  
PAR CLAUDE SEBAN

Philippe Rey

## *La mère*

6 OCTOBRE 1987  
PASCAYNE, NEW JERSEY

*Zavez vu ma fille? Mon bébé?*

Elle arriva telle une procession de voix bien qu'elle ne fût qu'une voix unique. Elle arriva le long de Camden Avenue dans le bas quartier de Red Rock, dans le centre-ville de Pascayne, douze pâtés d'immeubles comprimés entre les voies de la New Jersey Turnpike et le cours de la Passaic. Dans l'ombre sinistre des hautes travées du pont Pitcairn, elle arriva. Telle une mère de l'Ancien Testament cherchant son enfant perdu. Elle arriva à pied, silhouette vacillante, gauche à force d'anxiété, foulard rouge hâtivement noué sur la tête, vêtements flottant sur un corps opulent et sans taille. Dans les rues Depp, Washburn, Barnegat et Crater, elle fut aperçue et par des gens qui reconnaissaient son visage mais n'auraient su dire son nom, et par des gens qui savaient qu'elle était Ednetta – Ednetta Frye – l'une des femmes d'Anis Schutt, mais qui pour la plupart n'auraient su dire si Anis Schutt vivait ou avait jamais vécu avec cette femme entre deux âges. Elle fut aperçue par des inconnus qui ne savaient rien d'Ednetta Frye ni d'Anis Schutt, mais qu'arrêtaient net l'angoisse peinte sur son visage, la supplication de son regard, sa voix rauque et tremblante – *Quelqu'un a vu ma fille S'billa?*

C'était un milieu de matinée dans la lumière blanche d'un jour maussade sentant l'odeur de la Passaic – une odeur chimique douceâtre, mêlée de relents acides de pourriture. C'était un milieu de matinée succédant à une nuit de pluie battante, partout sur les chaussées défoncées des flaques scintillaient comme des feuilles de métal.

*Ma fille S'billa... quelqu'un l'a vue?*

La mère anxieuse avait des photos à montrer aux passants (étonnés, généralement compatissants) à qui elle semblait s'adresser au petit bonheur : des photos d'une jeune fille, sombre de peau, les yeux vifs, une coquetterie dans l'œil gauche et un sourire brèche-dent enfantin. Sur certaines, elle ne semblait pas avoir plus de onze ou douze ans, sur les plus récentes elle en paraissait à peu près quatorze. Ses cheveux noirs, épais et frisés, retenus par un foulard de couleur vive, dégageaient un front plissé. Elle avait les yeux d'un noir brillant, ourlés de cils épais, en amande comme ceux de sa mère.

*S'billa l'est jeune pour son âge, et elle fait confiance... elle sourit n'importe qui.*

Dans le salon de coiffure Jubilee, l'onglerie Chez Ruby, le resto-gril Jax et l'épicerie coréenne ; dans l'officine de cautions Liberty, dans la boutique de prêt sur gage Scully, dans le magasin caritatif des Anciens Combattants de Pascayne, aux Services familiaux du comté de Passaic et dans la cafétéria bondée de la clinique James K. Polk, dans le square Hicks ouvert aux quatre vents, et dans les abribus défigurés de tags de Camden, Ednetta Frye arrivait, le souffle court, impatiente de demander si quelqu'un avait vu sa fille et de montrer les photos qu'elle tenait de ses doigts tremblants comme des cartes à jouer – *Zavez pas vu S'billa? Oui peut-être? Non?*

Elle s'accrochait à des bras pour ne pas perdre l'équilibre. Elle semblait hébétée, désorientée. Ses habits étaient en désordre.

Le foulard nouant ses cheveux raidis d'huile était de travers. À ses pieds, des tennis tachées d'humidité, usées de façon curieusement symétrique à l'emplacement des deux petits orteils.

*Depuis jeudi elle a disparu. Un jour et une nuit et nautre jour et nautre nuit et tout ce temps je croyais l'était chez sa cousine Martine de la 9<sup>e</sup> Rue comme elle fait temps en temps après l'école et elle oublie m'appeler, alors je – je pensais juste – que c'est là qu'elle était. Mais maintenant ils disent elle est pas là et à l'école y disent elle est jamais venue jeudi et elle a séché d'autres fois que je savais pas depuis septembre où l'école a commencé et maintenant personne a pas l'air savoir où est mon bébé. Quelqu'un voit S'billa, s'il vous plaît appelez-moi : Ednetta Frye. Mon téléphone c'est...*

Ses beaux yeux muets de souffrance et striés de capillaires éclatés. Sa peau de la chaude teinte dorée de l'acajou. Son visage avait un éclat huileux qu'accentuait la lumière blanchâtre du jour. De loin Ednetta semblait trapue, les seins pareils à des outres, gros et tombants, les hanches et les cuisses larges, et pourtant elle n'était pas grasse, plutôt massive, d'une robustesse élastique, forte, résistante et même insolente; d'un âge indéfini au-delà de la quarantaine, avec un visage plaintif d'enfant sous ses traits bouffis de femme mûre.

*S'il vous plaît – vous dites vous l'avez vue? Ohhh mais – quand? Depuis jeudi? Ça fait deux jours et deux nuits elle a disparu...*

Dans l'avenue Trenton, large et venteuse, Ednetta Frye entra en titubant dans le Diamond Café, et dans la boutique de perruques Wig-a-Do et dans l'officine Prêts-et-Cautions-AMC, et dans le magasin caritatif Goodwill où le patron lui proposa d'appeler le 911 pour signaler la disparition de sa fille, et Ednetta eut un mouvement de recul répondant avec un petit cri angoissé *Non! Pas la po-lice! Ça s'trouve c'est la police de Pasgayne qui a pris ma fille!*

Elle sortit du Goodwill en trébuchant, marmonnant tout bas *Oh Seigneur Oh Seigneur fais qu'il arrive rien à mon bébé Oh Seigneur aie pitié.*

Aperçue ensuite longeant les magasins fermés de Trenton Avenue et puis dans les rues Penescott et Freund avec leurs rangées de maisons de grès brun aménagées en appartements, et puis dans les rues Port et Sansom avec leurs petits bungalows en bois et crépi construits au ras de trottoirs fendillés, percés de mauvaises herbes. Un observateur aurait jugé son itinéraire imprévisible et capricieux, obéissant à une logique indiscernable. Elle changeait parfois plusieurs fois de trottoir le long d'un même pâté de maisons. Ces rues résidentielles étant bien moins fréquentées, Ednetta frappait aux portes, appelait dans des intérieurs mal éclairés, regardait parfois hardiment par les fenêtres et toquait aux vitres – *'Scusez? Bonjour? Je peux vous d'mander une chose? Ça c'est ma fille S'billa Frye qu'est disparue depuis jeudi – vous avez vu quelqu'un comme elle?*

Elle traversa des terrains vagues remplis de détritrus, suivit des ruelles boueuses, gémissant à voix basse. Elle s'était mise à boiter. Elle était haletante, égarée. Elle s'était apparemment trompée de rue, mais ne voulait pas rebrousser chemin. Quelque part à proximité, un chien aboyait furieusement. Dans le ciel, un avion descendait vers l'aéroport international de Newark dans un rugissement assourdissant : Ednetta se démancha le cou pour regarder le ciel comme si c'était un signe divin, impénétrable et terrible. En bas, sur terre, des maisons abandonnées et en ruine, un immeuble de grès délabré de Sansom Street connu depuis longtemps pour un repaire de drogués, d'adolescents, de SDF et de malades mentaux, dont Ednetta Frye s'approcha pourtant. *Hé? Y a quelqu'un? Hé ho! Hé ho!*

Osant aussi s'avancer sur la chaussée, arrêter des véhicules, déclarant à leurs occupants stupéfaits *'Scusez! Je suis Ednetta*

*Frye, ça c'est ma fille S'billa Frye qu'à quatorze ans. Quand je l'ai vue en dernier elle partait pour l'école et maintenant y disent qu'elle est jamais arrivée. C'était jeudi.*

Elle tendait les photos de Sybilla à ces inconnus, qui les contemplaient d'un air sombre, les rendaient à Ednetta et lui assuraient que, non, ils n'avaient pas vu la fille mais que, oui, ils ouvriraient l'œil.

Au coin de Sansom et de la 5<sup>e</sup> Rue, un vent âpre arrivait par rafales de la rivière, un air froid humide, l'odeur douceâtre des feuilles et des ordures répandues dans les ruelles. Et là au bord du trottoir Ednetta Frye se reposa comme un ouvrier épuisé après un effort n'ayant abouti à rien. Personne d'aussi seul que cette mère désespérée cherchant vainement son enfant perdu. Le talon de la main pressé contre la poitrine comme si une douleur la frappait au cœur, elle regardait au loin l'envolée du pont Pitcairn pareil à un grand oiseau prédateur préhistorique et, au-delà, le lent saignement du ciel, et sur son visage des larmes coulaient sans honte, des larmes dont Ednetta avait si peu conscience qu'elle n'avait pas levé une main pour les essuyer.

*Cette pauvre femme la peur lui tourne tellement la cervelle elle sait même plus à qui elle parle!*

À des femmes, surtout. Pendant les longues heures de recherche et d'enquête menées par Ednetta Frye entre Camden Avenue et la 12<sup>e</sup> Rue dans le centre-ville de Pasgayne en ce matin du 6 octobre 1987.

Quelque soixante personnes, se rappellerait Ednetta après coup.

Parmi elles, beaucoup étaient des femmes du quartier qui connaissaient Ednetta Frye et l'avaient souvent vue avec des enfants supposés être les siens, dont sa fille Sybilla – mais elles

n'avaient pas vu Sybilla ces dernières quarante-huit heures, elles en étaient sûres.

Certaines connaissaient Ednetta Frye depuis des années – trente ans et plus – parce qu'elles avaient grandi ensemble dans la vieille cité Roosevelt, condamnée depuis, rasée et remplacée par une « esplanade » en bord de rivière qui n'avait jamais été terminée, un demi-kilomètre de béton, de boue, de grillages rouillés, de lambeaux de panneaux en plastique battant au vent – DANGER CHANTIER INTERDIT. Elles étaient allées à l'école élémentaire d'East Edson dans les années 1950 et ensuite au collège d'East Edson et au lycée de Pascaÿne South. D'autres avaient connu Ednetta jeune mère (elle avait eu son premier bébé à seize ans, quitté le lycée pour ne plus y retourner) et pendant les années où elle travaillait comme aide-soignante à temps partiel à la clinique Polk et prenait le bus de Clinton Street dans Camden Avenue, une belle femme robuste au dos bien droit, au sourire brèche-dent, dont le rire en cascade était communicatif.

Et il y avait celles qui connaissaient Ednetta depuis la dizaine d'années où elle habitait avec Anis Schutt dans l'une des maisons de grès brun de la 3<sup>e</sup> Rue. Certaines de ces femmes, qui avaient connu Anis Schutt au moment de son incarcération à la prison de haute sécurité de Rahway et, avant cela, à l'époque de la mort de sa première femme – « homicide involontaire », c'était le chef d'accusation plaidé par Anis – avaient (peut-être) été étonnées de voir Ednetta, qui avait au minimum dix ans de moins qu'Anis, tomber amoureuse d'un homme pareil, prendre un risque pareil, alors qu'elle avait trois jeunes enfants.

Ednetta fréquentait depuis toujours l'église méthodiste épiscopale africaine de Sion de la 1<sup>re</sup> Rue.

Elle y avait chanté dans la chorale. La voix de contralto chaude et grave de Marian Anderson, lui avait-on dit.

La beauté de Kathleen Battle, lui avait-on dit.

Elle ne manquait jamais un service. Le dimanche matin avec sa mère et sa grand-mère (la vieille grand-mère malade dont elle s'était occupée) et ses tantes et ses filles Sybilla et Evanda, les moments où Ednetta était le plus heureuse, ça se voyait sur son visage.

Anis Schutt n'allait jamais à l'église MEA de Sion. Aucune chance qu'un homme ressemblant de près ou de loin à Anis Schutt mette jamais les pieds dans l'église de Sion où le révérend Clarence Denis, la tignasse blanche, prêchait souvent avec une indignation enflammée la nécessité de « reprendre » Red Rock « aux voyous et aux gangsters » qui l'avaient volé aux bons chrétiens noirs.

Quelques années auparavant, le bruit avait couru qu'Ednetta Frye avait été renvoyée de la clinique Polk pour avoir (peut-être) volé des médicaments. Qu'Ednetta Frye avait été accusée d'avoir fait des « chèques sans provision » alors qu'elle affirmait que c'était elle la victime. Qu'Ednetta travaillait au Walmart – ou au Home Depot – l'un de ces grands magasins-entrepôts du centre commercial de Pascaigne East où l'on pouvait s'estimer heureux d'être payé le salaire minimum sans quasiment aucune prestation maladie, mais où il était possible d'acheter bon marché des produits endommagés et périmés, ce que tous les employés faisaient, surtout à la rentrée des classes et à Noël.

Au cours des ans il y avait eu des rumeurs de mauvaise santé : diabète, arthrite? (Vu qu'Ednetta avait pris du poids, une vingtaine de kilos au moins.) Elle emmenait les enfants chez des parents pour les mettre à l'abri quand Anis Schutt avait l'alcool mauvais, mais jamais elle n'avait appelé le 911 ni couru au centre d'accueil St. Theresa de la 12<sup>e</sup> Rue comme d'autres femmes (y compris sa sœur cadette Cheryl) l'avaient



fait à un moment ou un autre, et jamais non plus elle n'était allée demander une ordonnance de protection au tribunal familial du comté de Passaic pour tenir Anis Schutt à distance d'elle et de ses enfants.

Ednetta Frye, qui aimait ses enfants. Qui s'était coltiné d'élever les enfants d'Anis Schutt (de son unique mariage, avec cette Tana qui était morte) en plus des siens : cinq ou six gosses entassés dans cette maison, même si les garçons d'Anis, plus âgés, n'y étaient pas restés longtemps.

L'un des fils tué à l'âge de dix-neuf ans dans une rue de Newark par une rafale de balles tirée d'une voiture.

Un autre condamné à l'âge de vingt-trois ans pour trafic de drogue et voies de fait aggravées, douze à vingt ans de prison à Rahway.

Une espèce menacée, les jeunes Noirs. De douze à vingt-cinq ans, on était forcé de craindre pour leur vie dans les bas quartiers de Pascayne, New Jersey.

Ednetta avait un fils, elle aussi : un garçon de dix ans. Et une autre fille, plus jeune, la demi-sœur de Sybilla.

Parmi les femmes à qui Ednetta Frye montra la photo de Sybilla ce matin-là, plusieurs connaissaient « bien » Anis Schutt et au moins deux d'entre elles (Lucille Hersh, Marlena Swann) avaient eu ce qu'on appelle des « relations » avec lui, des années plus tôt.

Rodrick, le fils de vingt ans de Lucille, était le fils d'Anis, aucun doute là-dessus. Angelina, la fille de huit ans de Marlena, était la fille d'Anis, il ne l'avait jamais contesté. Savoir combien d'autres enfants il avait engendrés était difficile. Il avait commencé tôt et, comme Anis le disait en riant, il n'avait pas eu le temps de compter.

C'était pénible pour Ednetta naturellement : de tomber sur ces femmes. De voir ces femmes la regarder de travers.

Pire encore, de les voir avec des enfants qu'on disait être ceux d'Anis. Ça, c'était moche.

*Cette pauvre femme la peur lui tournait tellement la cervelle elle sait même plus à qui elle parle! J'ai vu ça moi-même personnellement, Ednetta arrive vers moi et mon amie Jewel à l'épicerie comme si elle savait pas qui on est – Ednetta Frye c'est l'ennemie de Jewel à cause qu'Anis a jamais fait rien pour aider Jewel tout le temps qu'il promet de le faire. Et Ednetta nous regarde comme avec des yeux aveugles en disant 'Scusez! Peut-être vous pouvez m'aider! Ma fille S'billa – vous l'avez vue?*

*Cette grande fille partie seulement un jour ou deux et Ednetta parlait comme si elle est morte, on a trouvé c'était exagéré mais quand vous êtes une mère, sûr que vous vous faites du souci. Et quand une fille est de cet âge de S'billa, on peut pas lui faire confiance.*

*On n'a pas demandé à Ednetta si elle avait appelé la police, vu le sentiment d'Anis sur la police, et le sentiment de la police sur Anis.*

*Mais on lui a dit, bien sûr on cherchera S'billa! On demandera à tous les gens qu'on connaît, et si on la voit ou on apprend quelque chose, on l'informerá tout de suite.*

*Et Ednetta pleurait, elle nous a serrées fort dans ses bras en disant, Merci! Dieu vous bénisse, je prie qu'Il bénira moi et mon bébé et qu'Il l'épargnera.*

*Et on a regardé cette pauvre femme s'en aller comme si elle a bu ou qu'elle marche dans son sommeil, et on s'est dit ce qu'on dit dans ces moments-là quand il n'y a personne pour entendre : Pauvre Ednetta Frye, sûr que je suis contente d'pas être à sa place!*